

LA

## SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (suite). — VARIÉTÉS : La chasse au chamois ; Respect de Napoléon pour les convenances ; Le courtisan et le laboureur.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## L'AMI D'ÉDOUARD.

Édouard demeurait donc libre de ses actions. Darius, qui devait veiller sur lui, causait maintenant avec Légère. Aussi personne ne bougea quand Édouard, après quelques instants d'hésitation, commença d'escalader les roches, et, s'aidant des pieds et des mains, en atteignit le sommet. Là, il se trouvait sur les bords du gouffre, et il y plongea un regard assuré.

Malgré l'obscurité croissante, on pouvait distinguer, au fond de l'entonnoir, un petit bassin dont les eaux, d'une limpidité extrême, s'écoulaient doucement par le canal qui leur servait de dégorgeoir. Sur une étroite plate-forme qui entourait le bassin se tenait l'orang-outang. Les parois, taillées à pic, rendaient impuissante toute tentative pour sortir de cette espèce de puits.

L'orang-outang avait fait pourtant des efforts inouïs afin d'opérer sa délivrance, comme l'attestaient ses ongles usés, ses mains ensanglantées par les aspérités du basalte ; mais à cette heure, appuyé contre le roc, ses grands bras pendant le long de son corps, l'œil triste et morne, il demeurait immobile et semblait à bout de force et de courage.

Quand il entendit un bruit léger au-dessus de lui, il tressaillit et leva la tête. Peut-être reconnut-il Édouard, car son œil prit tout à coup une expression si triste, si douce et en même temps si suppliante, qu'il était impossible de ne pas en être touché.

Jusqu'à ce moment, nous le répétons, l'enfant n'avait pas eu de volonté nette et bien arrêtée. Il était venu là autant par esprit d'opposition et par curiosité que dans le but de secourir son ami en détresse. Mais en voyant l'orang si faible, si abattu, presque mourant, il éprouva un ardent désir de le secourir sans retard et par tous les moyens.

« Mon Dieu ! il a faim peut-être, » pensa Édouard. Il tira de sa poche une belle figue mûre, qu'il avait réservée pour son usage particulier, et la jeta libéralement à l'orang ; mais celui-ci semblait trop affligé de sa situation présente pour songer à manger. La figue tomba près de lui sans qu'il usât de son adresse ordinaire pour la saisir, et il ne cessait d'attacher sur l'enfant son œil plein d'intelligence, de douleur et de prière, comme pour lui demander un secours plus efficace.

Édouard se souvint alors de la corde dont il s'était emparé à tout hasard ; mais, avant de l'employer à un usage quelconque, il voulut voir ce qui se passait parmi les chasseurs chargés du blocus de la Fontaine. Tueur d'Éléphants, avec son acharnement ordinaire, jouait aux dés contre ses compagnons, tandis que Darius et Légère continuaient de causer. Nul n'observait le jeune Pal-



Édouard voulut fuir. (Page 314, col. 1.)

mer, nul ne semblait songer à lui.

Rassuré sur ce point, il se mit à dévider la corde

Ayuntamiento de Madrid



qu'il avait apportée. Quoiqu'elle fût d'une certaine grosseur, elle paraissait encore bien faible pour supporter le poids d'un animal aussi impétueux et aussi lourd. D'ailleurs, à supposer qu'elle ne se rompit pas, comment l'orang, épuisé de fatigue et de jeûne, aurait-il la force de se hisser jusqu'au bord du gouffre? Or, le moindre bruit, la moindre tentative manquée devait appeler l'attention des chasseurs et rendre l'entreprise impossible.

Malgré ces difficultés, insurmontables peut-être, Édouard, pour l'acquit de sa conscience, attachait solidement une extrémité de la corde au tronc d'un palmier qui avait poussé dans les fentes du basalte; puis il lança l'autre bout dans la fosse. Il n'attendait aucun bon résultat d'une disposition si simple et sans doute insuffisante, cependant il se pencha en avant pour juger de ce qui allait arriver.

Ce qui arriva eut lieu si rapidement qu'il en fut frappé de stupeur. L'orang avait suivi, avec une attention marquée, mais sans bouger, tous les mouvements d'Édouard. Quand il vit la corde tomber, son corps affaîssi se redressa tout à coup; d'un bond prodigieux il franchit le bassin de la source, saisit la corde et atteignit avec une agilité inconcevable la cime du rocher.

En un clin d'œil il fut auprès de son libérateur, et, brandissant sa massue, qu'il n'avait pas abandonnée, il poussa un cri rauque, dominateur, comme pour annoncer son triomphe.

Édouard oublia l'échange de bons offices qui avait eu lieu entre lui et l'orang pour s'abandonner à une terreur puérile, complète, insensée, quand cet être bizarre, hideux, de taille colossale, surgit tout à coup devant lui comme un démon sorti de l'enfer. Il voulut fuir; ses jambes se dérobèrent sous lui, et il tomba dans les broussailles en poussant des cris de douleur.

Aussitôt l'alarme se mit parmi les chasseurs, qui n'eurent pas de peine à deviner une partie de la vérité. Le jeu et les causeries furent interrompus; chacun saisit son arc et son fusil, et commença de gravir le rocher; mais quelle que fût leur promptitude, ils devaient arriver trop tard.

L'orang s'était approché d'Édouard, l'avait relevé avec précaution, et le retournait d'un air surpris, quand les chasseurs arrivèrent. Menacé par tant d'ennemis, il prit son parti tout à coup. Il se débarrassa de son bâton, serra Édouard contre sa poitrine velue, et saisissant de l'autre main le tronc de l'arbre le plus proche, il grimpa jusqu'au faite, malgré son fardeau, avec la rapidité de la pensée.

Les chasseurs, en voyant l'unique enfant du riche colon emporté ainsi dans les airs, tremblaient qu'il ne fût précipité de cette effrayante élévation, et n'osaient faire usage de leurs armes de peur de le blesser. Pour lui, d'abord étourdi par la célérité du mouvement, il ne tarda pas à recouvrer ses sens, et il se mit à appeler du secours en employant les diverses langues qu'il connaissait. C'était alors que Tueur-d'Éléphants et les autres, dans l'espoir que la frayeur pourrait décider l'orang à lâcher sa proie, avaient tiré des coups de fusil sans ajuster, et poussé de grands cris qui avaient retenti au loin dans la campagne.

Cette démonstration n'eut pas le résultat qu'on en attendait. L'orang ne voulut pas pour si peu renoncer à sa conquête; embrassant de nouveau le pauvre enfant, qui continuait ses plaintes et ses supplications, il

s'élança lestement sur un arbre voisin du premier, de là sur un autre, et bientôt il fut visible qu'il allait gagner la forêt, où il serait à l'abri de toute poursuite.

Bien que l'âme de ces hommes grossiers ne fût pas facile à émouvoir, ils paraissaient touchés de la terrible position d'Édouard, et ne négligeaient rien pour couper la retraite à son ravisseur. Ils étaient descendus du rocher et couraient çà et là en criant toujours, en chargeant et déchargeant leurs armes. Par malheur, les arbres, quoique parfois assez largement espacés, se continuaient sans interruption jusqu'aux grands bois, et l'orang, en sautant de l'un à l'autre, pouvait braver leurs atteintes.

Une circonstance nouvelle était venue accroître les difficultés de la poursuite. Le vent impétueux qui précédait l'orage s'était déchainé, comme nous l'avons dit, sur la vallée, soulevant des tourbillons de poussière et de feuilles sèches; les arbres s'entre-choquaient avec un fracas épouvantable. Au milieu de ce désordre, les chasseurs aveuglés, assourdis, ne pouvaient plus suivre des yeux les mouvements de l'orang, ni entendre les lamentations de sa victime.

Du reste, la voix du jeune Palmer devenait de plus en plus faible, soit à cause de la prodigieuse élévation où il se trouvait, soit que l'haleine lui manquât pendant ces bonds énormes que l'orang exécutait avec tant d'aisance et de légèreté.

La dernière fois qu'on les aperçut l'un et l'autre, ils étaient sur le vieux bombax, au pied duquel avait eu lieu, quelques jours auparavant, la scène du tigre. Il y avait en ce moment un intervalle de calme, et l'on pouvait distinguer de loin la haute stature de l'orang-outang, les vêtements blancs du petit garçon.

Chose singulière! on eût dit que l'orang avait conscience des souffrances et des fatigues de la fragile créature dont il s'était emparé; il prenait des précautions pour lui épargner des secousses trop rudes; il écartait de l'enfant avec adresse les branches qui eussent pu le blesser.

Un instant même, reconnaissant qu'il avait pris beaucoup d'avance sur ses adversaires, il demeura immobile pour lui permettre de respirer; il le balançait doucement dans ses longs bras à la manière des nourrices. Malgré toutes ces précautions, Édouard ne semblait plus être qu'une masse inerte; son corps frêle était ballotté, comme s'il eût été brisé par quelque choc, ou comme si la vie l'eût abandonné déjà.

Mais bientôt une nouvelle rafale vint obscurcir l'atmosphère; quand elle cessa et quand on put revoir la cime du bombax, l'orang et l'enfant avaient disparu.

Les chasseurs s'arrêtèrent découragés; seul l'intrépide Tueur-d'Éléphants continua d'avancer en disant: « L'orang m'a offensé; un guerrier Battas doit se venger. »

Il était fort imprudent de s'aventurer à cette heure de la soirée dans ce désert immense, où l'on devait être exposé à des dangers de toute nature. Quelques-uns des compagnons de Tueur le suivirent pourtant jusqu'à cette partie du bois où les colons avaient pratiqué des éclaircies; mais, à la lisière de la forêt vierge ils se dispersèrent, sous prétexte de continuer les recherches de côtés différents. En réalité, convaincus de l'inutilité de leurs efforts pour arracher sa proie à l'orang, ils ne songeaient plus qu'à chercher promptement un abri contre l'orage.



## XII. Désolation.

Nous savons maintenant ce que Darius avait voulu dire en annonçant à son maître un épouvantable malheur.

Quand Palmer, éperdu et haletant, atteignit la Fontaine-des-Laves, il ne trouva plus que Légère, qui ramassait tranquillement les restes du repas de son père. Elle se disposait à s'éloigner. Richard lui demanda d'une voix entrecoupée :

« Où est l'homme des bois ? où sont-ils tous ? qu'est-il arrivé ? »

Légère le regarda d'un air distrait, chercha dans sa boîte un tampon de bétel et répondit enfin sans s'émouvoir :

« Partis tous à la poursuite de l'orang.

— Je te demande, reprit le colon, frémissant d'impatience et de crainte, quel malheur vient d'arriver ici tout à l'heure ?

— L'homme des bois s'est sauvé... et il a emporté l'enfant.

— Quel enfant ?

— Édouard, le petit garçon à maître. Édouard a jeté une corde à l'orang, et l'orang s'est enfui en emportant Édouard. »

Il faut pardonner à Légère cette sécheresse de cœur ; elle était Malaise et elle n'était pas mère ; qui lui eût fait comprendre qu'une semblable nouvelle, donnée sans ménagement, était capable de porter un coup mortel au malheureux Richard ?

En acquérant cette épouvantable certitude, Palmer sentit comme une lame d'acier lui traverser le cœur ; mais il se roidit contre la souffrance et demanda d'une voix à peine distincte quelle direction l'orang avait prise. Légère lui désigna le grand bombax, et il s'élança de ce côté en s'écriant :

« Mon Édouard... mon enfant bien-aimé ! que dira Elisabeth ! »

La Malaise le regarda s'éloigner et lutter avec efforts contre les tourbillons de vent ; puis elle replaça son vase sur l'épaule et retourna vers les habitations, sans paraître se douter du mal qu'elle avait fait.

En peu d'instants, Palmer atteignit le bombax ; mais vainement chercha-t-il le ravisseur de son fils ou les chasseurs qui le poursuivaient. La nuit tombait rapidement et la lueur passagère de quelques éclairs encore éloignés ne pouvait vaincre l'obscurité croissante. Le colon essaya d'appeler : le mugissement de l'orang couvrit sa voix. Parfois, au milieu de ce fracas, il croyait distinguer des plaintes, des voix humaines qui répondaient à son appel ; mais il reconnaissait bientôt qu'il avait été trompé par ces espèces de gémissements lugubres que produit le vent en s'engouffrant dans la profondeur des bois.

Néanmoins, Richard ne se décourageait pas. Sans armes, nu-tête, car il avait perdu son chapeau dans sa course effrénée, les vêtements en lambeaux, les mains et le visage ensanglantés par les arbustes épineux contre lesquels il s'était heurté, il continuait d'aller au hasard en appelant son fils d'une voix éteinte. Comme il errait ainsi dans les ténèbres, une forme noire se montra tout à coup à son côté. Il devina plutôt qu'il ne reconnut Tueur-d'Éléphants.

Il s'empressa de lui demander s'il avait des nouvelles de son fils.

« Je n'ai rien vu, répliqua Tueur avec colère.

— Eh bien ! cherchons encore, reprit Palmer énergiquement : Tueur, tu es un chasseur expérimenté, intrépide, tu connais la vie des bois, aide-moi à retrouver mon Édouard bien-aimé.

— Demain.

— Pourquoi demain ? pourquoi pas à l'instant même ? Demain peut-être ce monstre aura étouffé mon fils, ou bien l'enfant sera mort de fatigue et d'effroi.

— L'orang ne tuera pas Édouard, dit le Malais froidement ; « les hommes qui ne parlent pas » aiment les enfants et en prennent grand soin. Maître, n'allez pas maintenant dans la forêt.

— Crois-tu donc, reprit Richard impétueusement, que j'aie peur des tigres et des autres bêtes féroces ? Je veux rendre l'enfant à sa mère ou je mourrai à la peine.

— Le Tueur n'a pas peur non plus ; mais on ne voit rien, on n'entend rien pendant la nuit et pendant l'orage.

— Les éclairs commencent à briller, et tout à l'heure ils vont illuminer les bois aussi bien que le soleil ; nous pourrions peut-être apercevoir mon fils.

— Maître, maître, répliqua le Malais avec impatience, n'inquiétez pas l'orang ; il est caché sans doute dans le voisinage ; si vous l'inquiétez, il s'enfuira sans doute bien loin avec Édouard, et nous ne pourrions plus les retrouver. »

Ces raisons ne manquaient pas de justesse, mais la tendresse paternelle et le désespoir aveugle du colon l'empêchaient de les comprendre.

« Je n'abandonnerai pas ainsi mon enfant, dit-il ; je ne quitterai pas ces bois que je ne l'aie retrouvé, dussé-je le chercher toute la nuit. »

Et il voulait entrer dans la partie inconnue de la forêt d'où sortait en ce moment un vacarme effrayant, comme si tous les monstres de l'univers s'y fussent réunis pour hurler à la fois. Le Malais, offensé de son insistance, n'essaya plus de le retenir, et allait retourner à la colonie, quand on entendit appeler à quelque distance. En même temps, des torches brillèrent sous le feuillage, et plusieurs personnes apparurent, courant avec rapidité. Comme Richard se retournait, sa femme, pâle et chancelante, vint se jeter à son cou en lui disant d'une voix brisée :

« Richard, mon bien-aimé Richard, où est notre enfant ? »

Avec Elisabeth étaient venues Mme Surrey et jusqu'à la petite Anna, toutes les trois dans le costume négligé qu'elles portaient chez elles et sans coiffure. Légère, en effet, n'avait pas manqué de raconter à ses maîtresses, avec aussi peu de ménagement qu'à son maître, l'enlèvement d'Édouard. En apprenant cette horrible nouvelle, la tendre mère était tombée sans connaissance ; mais elle s'était relevée bientôt, et, puisant une force factice dans la fièvre et le désespoir, elle avait pris sa course vers la Fontaine-des-Laves. Anna et la tranquille Mme Surrey elle-même, à peine moins accablées, l'avaient suivie, mêlant leurs cris aux siens, leurs larmes aux siennes. Tous les gens attachés à l'habitation, même les plus égoïstes et les plus impassibles Chinois, avaient accompagné la malheureuse famille. Le cortège s'était grossi en chemin d'un certain nombre d'habitants du village, et tout ce monde arrivait au moment où Richard, fou de douleur, essayait de pénétrer dans les fourrés inextricables de la forêt vierge.



La question d'Élisabeth parut porter au comble l'exaltation du père :

« Je te le rendrai, Élisabeth, s'écria-t-il ; je te le rendrai, je te le jure. Laisse-moi, rentre à la maison... c'est à moi de retrouver ce fils que Dieu m'a donné pour être ma consolation et ma joie !

— Eh ! n'est-il pas mon enfant comme le tien ? répli-

qua la mère impétueusement ; Richard, je ne te quitte pas.

— Et moi aussi, s'écria la petite Anna en sanglotant ; oh ! permettez-moi de chercher avec vous mon cousin Édouard ! »

A la lueur des torches de bois résineux que portaient les noirs, Palmer regarda cette femme et cette enfant



Il le balançait doucement à la manière des nourrices. (Page 314, col. 2.)

qui s'offraient pour être les compagnes de sa périlleuse excursion. Pâles, faibles, haletantes, elles avaient peine à se soutenir : c'était miracle qu'elles fussent venues jusque-là. Pendant qu'il insistait pour les décider à rentrer au logis, Mme Surrey, beaucoup plus calme, quoique non moins douloureusement affectée, avait questionné Tueur-d'Éléphants et les autres chasseurs

du pays sur l'opportunité de recherches faites immédiatement, dans des circonstances si contraires. Elle se hâta d'intervenir avec cette autorité que donne une conviction profonde et une amitié sincère.

« Mon frère, ma sœur, dit-elle résolument, la douleur vous égare ; il est impossible de tenter quelque chose ce soir pour ce malheureux enfant. Richard, je



vous en conjure, attendez à demain matin, si vous voulez que vos recherches soient efficaces. A cette heure denuit, par cette obscurité profonde, à quoi vous servirait de vous engager dans ces bois épais remplis de troncs d'arbres renversés et de marécages, infestés de bêtes féroces? D'ailleurs, l'orage ne fait que commencer, et il est évident que d'un moment à l'autre sa violence deviendra irrésistible. Encore une fois, votre dévouement doit être sage et réfléchi pour qu'il produise d'heureux résultats; attendez à demain.

— Mais demain il sera trop tard! s'écria Élisabeth à son tour.

— On m'assure que nous devons nous en rapporter à l'instinct merveilleux de l'orang-outang pour préserver notre Édouard de tout mal, et que l'on aura plus de chances de le retrouver demain si l'on n'alarme pas ce soir son ravisseur. Richard, Élisabeth, je vous en supplie par tout ce qu'il y a de plus sacré, au nom même de ce pauvre enfant, revenez sur vos pas!

— Eh bien! dit Palmer, emmenez avec vous ma bonne Élisabeth et cette petite qui ne sauraient m'être d'aucune utilité; quant à moi, mon parti est pris; je vais chercher mon fils!

— Richard, je veux te suivre, s'écria Élisabeth qui s'appuyait contre un arbre pour ne pas tomber.

— Et moi aussi, répéta Anna.

— Personne n'entrera dans la forêt à cette heure, dit une voix mâle qui s'éleva tout à coup du milieu des spectateurs; ce serait une imprudence, une folie, et je ne la permettrai pas.

C'était le major Grudmann qui venait d'arriver avec le docteur van Stetten; prévenus l'un et l'autre de

l'accident qui frappait la famille Palmer, ils n'avaient pas hésité à braver la tempête pour lui apporter leurs consolations et leurs secours.

Richard, malgré la gravité de la situation, rougit de colère en recevant un ordre si cavalier :

« En vertu de quel droit, major Grudmann, demanda-t-il, prétendriez-vous m'imposer vos volontés ? »

— En vertu du droit de l'humanité, monsieur Palmer, du droit qu'a un homme, quel qu'il soit, d'empêcher un sacrifice absurde et inutile; enfin, s'il en est besoin, du droit que me donne

mon titre de gouverneur et de magistrat suprême de la colonie. Demain, si vous persistez, vous serez libre de vous aventurer dans ces solitudes où peut-être aucune créature humaine n'a pénétré avant vous; mais ce soir le danger est trop évident, trop certain pour que je vous permette de risquer gratuitement votre vie, et vous voudrez bien, je l'espère, entendre la voix de la raison. »

Le gouverneur, fort entiché de son autorité, était homme à la faire respecter par tous les moyens. Néanmoins, Palmer ne paraissait pas disposé à céder, van Stetten s'empressa d'intervenir.

« Voyons, Palmer, dit-il, rendez-vous à l'évidence. D'autres devoirs, d'autres affections vous réclament.... Regardez votre femme. »

Élisabeth, en effet, maintenant que l'exaltation première était passée, s'affaiblissait de minute en minute, et elle finit par s'affaïsser dans les bras de sa belle-sœur et de Maria en murmurant :

« Plus d'espoir! hélas!

plus d'espoir! mon fils est perdu! »

Richard courut à elle, mais elle était évanouie, et



Il continuait d'aller au hasard en appelant son fils. (Page 315, col. 1.)



On atteignit ainsi les limites de la forêt. (Page 318, col. 2.)



peut-être ne fallait-il pas se plaindre qu'elle n'eût plus conscience de la réalité.

En ce moment le vent, qui jusque-là n'avait soufflé que par rafales, se déchaîna subitement avec une force et une persistance effrayantes. Cette fois on sentit que les intermittences étaient finies et que le typhon des mers indiennes allait montrer sa terrible et sauvage puissance. Les torches des noirs, malgré la ténacité de la flamme, s'éteignirent à la fois. Les cimes des plus hauts palmiers vinrent toucher la terre et un grand nombre d'arbres se brisèrent sous l'effort de la tempête. Dans la forêt pas un végétal, depuis le gigantesque bombax jusqu'au plus flexible rotin, qui ne parût pousser une plainte, un cri de détresse. En même temps on eût dit que le ciel croulait sur la terre : la pluie tombait en gouttes larges, serrées, retentissantes, et abattait avec une rapidité merveilleuse les tourbillons de feuilles et de poussière dont l'atmosphère était obscurcie. Par-dessus ce tumulte immense, universel, le tonnerre élevait sa grande voix ; non pas ce tonnerre grave et majestueux qui gronde par intervalles dans nos climats tempérés, mais le tonnerre tropical, continu, assourdissant, qui éclate comme l'explosion de mille canons à la fois, en lançant des flammes comme un volcan, et qui est fréquemment accompagné, à Sumatra, de tremblements de terre.

En présence de ces formidables convulsions de la nature, l'homme se sent si chétif, si misérable, que ses passions les plus fougueuses se taisent tout à coup. Un revirement de cette espèce s'opéra dans la volonté de Richard ; le colon comprit enfin les dangers de son opiniâtreté, l'absurdité de ses espérances.

« Dieu ne le veut pas ! dit-il avec douleur. Pauvre enfant ! pardonne-moi de tarder encore quelques heures à te secourir et de songer d'abord à ta mère. »

Il enleva dans ses bras Élisabeth, toujours évanouie.

« Ma sœur, et toi, Anna, dit-il avec fermeté, rentrons bien vite à l'habitation... Docteur, je vous prie de ne pas nous quitter, car vos soins nous seront certainement nécessaires. »

— Je le crains, répliqua van Stetten en soupirant ; votre bonne et aimable dame n'avait pas besoin de cette nouvelle secousse.... Mais marchez, je vous suis.

— A la bonne heure, dit le major Grudmann, voilà mon excellent voisin devenu raisonnable.... Eh bien ! il faudra que vous me donniez aussi l'hospitalité pour ce soir, car votre maison est la plus rapprochée de l'endroit où nous sommes, et cet orage n'a pas l'air d'une plaisanterie. »

On se mit en marche aussitôt. La nature était comme ivre ou folle autour des colons ; à chaque instant, des branches monstrueuses ou même des arbres entiers menaçaient de les écraser dans leur chute, le vent paraissait devoir les renverser à chaque pas, et plusieurs se sentirent soulever de terre. La pluie les aveuglait ; heureusement, malgré l'absence des torches, ils ne risquaient plus de s'égarer dans les ténèbres : des éclairs éblouissants, qui se succédaient sans relâche, répandaient une lumière plus vive qu'en plein jour, et la foudre, tombant sur plusieurs points à la fois, allumait des incendies que la pluie et le vent éteignaient aussitôt.

Les colons marchaient, autant que possible, serrés les uns contre les autres, afin de mieux résister à l'ouragan. La négresse Maria aidait son maître à porter

Élisabeth, que ces torrents d'eau ne parvenaient pas à ranimer. Mme Surrey avait pris dans ses bras sa fille Anna, qui ne cessait de pleurer en songeant à Édouard. Les autres suivaient en se prêtant un mutuel appui, et on s'appelait parfois au moyen de cris aigus qui pouvaient seuls dominer le bruit tumultueux des éléments.

On atteignit ainsi les limites de la forêt. Dans les défrichements, on avait moins à craindre d'être écrasé par la chute des arbres, mais le vent y acquerrait plus de force encore et y formait des trombes d'une impétuosité épouvantable. Les plants de cannes à sucre, de poivriers étaient couchés sur le sol et comme rasés, les rizières complètement dévastées, les girofliers, les muscadiers, les camphriers déracinés ; c'était un désastre irréparable pour la colonie.

Mais Palmer ne s'en souciait guère en ce moment ; il ne pensait qu'à l'état alarmant de sa femme, dont les cheveux blonds, ruisselants de pluie, flottaient au hasard. Quand la flamme bleuâtre des éclairs illuminait la face livide d'Élisabeth, on eût dit un cadavre. Souvent aussi Richard tournait la tête du côté de la forêt. Une fois même, il s'arrêta brusquement ; au milieu des mugissements de la tempête, il avait cru distinguer la voix claire d'un enfant, une voix qui faisait vibrer toutes les fibres de son cœur... Mais bientôt il avait reconnu son erreur, et il continua son chemin.

On arriva enfin à l'habitation. Elle avait elle-même déjà bien souffert ; plusieurs cases de nègres étaient renversées, le vent menaçait d'enlever la toiture des autres bâtiments, et les eaux de la cascade voisine commençaient d'envahir le jardin. Mais Richard ne s'occupa pas plus de ces ravages que de ceux des plantations. Il entra dans la salle basse, où la plupart de ses compagnons le suivirent, éclairés par une vieille négresse qui gardait le logis. Sans déposer son précieux fardeau, il dit au gouverneur, d'un ton de cordialité :

« J'ai des excuses à vous adresser, major Grudmann. Prouvez-moi votre amitié en donnant ici des ordres comme si vous étiez chez vous.... Docteur van Stetten, vous serez appelé auprès de ma pauvre malade aussitôt qu'elle aura été mise au lit. En attendant, tout ce que je possède vous appartient... Ma sœur, songez à votre fille et à vous... Mais surtout, ajouta-t-il en élevant la voix et en employant la langue commune aux divers habitants du Nouveau-Drontheim, mes serviteurs n'oublieront pas que je veux être demain avant le jour à la forêt. »

En même temps il transporta Élisabeth dans sa chambre, laissant ses hôtes et les autres habitants de la maison réparer de leur mieux les fatigues de la soirée.

## XII. La poursuite.

Comme on peut croire, personne cette nuit-là ne reposa tranquillement à l'habitation Palmer. En dehors des autres sujets d'inquiétude, Élisabeth était en danger, et le docteur ne pouvait la quitter d'un instant. Richard, de même, ne se coucha pas, non plus que Mme Surrey. La malade avait cependant repris ses sens, mais elle était en proie à une fièvre intense accompagnée de délire, et l'air grave de van Stetten témoignait des appréhensions qu'éprouvait l'excellent homme.

L'orage se prolongea pendant une grande partie de la nuit ; ce fut seulement vers le matin que, la pluie, le tonnerre et le vent ayant diminué de violence, le major



Grudmann et ses gens purent quitter l'habitation pour regagner leurs demeures. Toutefois le gouverneur, avant de partir, avait organisé obligeamment une petite expédition qui, sous la conduite de Palmer, devait commencer d'actives recherches dans les bois dès que paraîtrait le jour. Elle se composait d'abord de Tueur-d'Éléphants, qui avait un ardent désir de venger ses griefs personnels contre l'orang ravisseur d'Édouard, puis de Boa, autre Malais attaché au gouvernement militaire du Nouveau-Drontheim, en qualité de guide ou de batteur d'estrade. Boa, que l'on appelait ainsi à cause de son habileté à grimper aux arbres et à traverser en rampant les fourrés les plus épais, avait pénétré, disait-on, plus avant qu'aucun chasseur de la colonie dans les vastes forêts du voisinage, et son expérience spéciale ne pouvait manquer d'être d'un grand secours. Le nègre Darius, assez bon tireur, et surtout fort dévoué à Richard, devait aussi accompagner son maître et porter ses bagages. C'était tout, car un plus grand nombre de personnes eût pu devenir un embarras au milieu des difficultés et des périls d'une semblable excursion.

Le gouverneur indiqua lui-même avec un soin minutieux les mesures à prendre pour parer à toutes les éventualités. Les voyageurs devaient être bien munis d'armes, et chargés de provisions pour plusieurs jours, car ils risquaient de s'égarer dans ces solitudes inconnues. Grudmann voulut parler en personne à Tueur-d'Éléphants, et surtout à Boa, qui se trouvait aussi à l'habitation; il les menaça des plus terribles châtiments s'ils donnaient à M. Palmer sujet de se plaindre d'eux; il leur fit au contraire les plus brillantes promesses pour le cas où ils parviendraient à ramener le père et l'enfant sains et saufs à la colonie. Ce fut seulement après avoir arrêté toutes ces dispositions, auxquelles Richard était incapable de songer en ce moment, qu'il consentit à se retirer.

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

### LA CHASSE AU CHAMOIS.

La chasse au chamois passionne à un point extraordinaire ceux qui s'y livrent. Le froid, la faim, la privation de sommeil, l'obligation de rester à l'affût pendant de longues heures, les précipices les plus effrayants, les rochers les plus escarpés, rien ne les arrête. Plusieurs, après s'être cassé la jambe dans leurs courses aventureuses, retournent en boitant à la chasse du chamois. Quelques-uns y ont péri. Qu'on se figure un malheureux chasseur blessé dans une chute, incapable de se mouvoir, couché sur la neige ou au fond d'un précipice, dans ces régions désertes et presque inaccessibles, où ses amis, malgré les recherches les plus actives, ne sauraient le retrouver. Pendant le jour, il conserve encore quelques lueurs d'espoir; le soleil luit et le réchauffe un peu; mais bientôt la nuit arrive, humide et glaciale; le vent s'élève, la neige tombe; alors le froid le saisit, et il s'endort pour toujours.

Un autre danger menace la vie du chasseur de chamois : c'est la tempête dans les régions élevées des Alpes. Souvent il est parti avec toutes les apparences du beau temps; entraîné par son ardeur à la poursuite d'un chamois, il le suit de rocher en rocher et de cime

en cime. Cependant le ciel s'obscurcit peu à peu; le vent fraîchit et souffle par rafales, qu'interrompent des intervalles de calme profond; devant ses yeux passent quelques flocons de neige, d'abord rares et minces comme du grésil; les nuages s'abaissent rapidement et l'enveloppent bientôt d'une nuit profonde; la plaine, le ciel, les hauts sommets, d'après lesquels il se guidait, disparaissent. C'est à peine s'il reconnaît les rochers les plus voisins que la brume enveloppe. A chaque instant la violence du vent augmente; alors le malheureux se cramponne à un rocher de peur d'être emporté comme une feuille; mais le bruit de la tempête, la neige qui tourbillonne autour de lui a pénétré à travers ses vêtements; la foudre qui gronde, l'éclair qui luit, le froid qui le gagne, le sentiment de son isolement et de son danger troublent ses sens, ébranlent sa raison et énervent ses facultés morales. Peu à peu il se décourage dans sa lutte contre les éléments conjurés : renonçant à un combat inutile, il se couche sans mouvement au pied d'un rocher; aussitôt un sommeil invincible s'empare de lui, et ce sommeil est celui de la mort.

Mais s'il ne désespère point de son salut, si son énergie morale grandit avec le danger, s'il reste debout et cherche à retrouver sa route au milieu de la brume et de la neige, ou s'il piétine et s'agite en place pour ne pas céder au sommeil, il peut encore espérer de revoir ceux qui l'attendent; car le danger est rarement plus fort que l'homme calme et résolu qui lui oppose toutes les forces de son intelligence et de son courage.

E.

### RESPECT DE NAPOLEON POUR LES CONVENANCES.

La sévérité de Napoléon pour tout ce qui tenait de loin ou de près aux convenances, avait influé d'une manière salubre sur la morale publique. Dès qu'on connut la manière de voir du souverain, on se modela sur ses habitudes. Les dépenses furent moins exagérées, surtout celles du jeu, qui sont toujours les plus condamnables. En général, les officiers faisaient très-peu de dettes, ou bien ils les payaient lorsqu'à la fin d'une campagne ils recevaient l'arriéré de leur solde. Très-peu de plaintes sur ce point arrivaient au ministère de la guerre; car on savait que, sur le chapitre des dettes, l'Empereur était d'une stricte sévérité.

Il imprimait le même esprit à tout son entourage; il tenait à ce que sa famille ne fit rien qui pût la rabaisser, même indirectement, et n'épargnait à cet égard ni les leçons ni les réprimandes.

X.

### LE COURTISAN ET LE LABOUREUR.

Un homme qui n'avait que peu d'argent et une petite ferme, avait deux fils; il mourut. L'aîné eut l'argent pour sa part; il se rendit à la cour; il sut plaire, et il eut une charge auprès du prince. Le plus jeune cultiva le champ que son père lui avait laissé, et vécut du travail de ses mains.

Un jour, l'aîné disait au cadet :

« Pourquoi n'apprends-tu pas, comme moi, à faire ta cour et à plaire? tu ne serais pas obligé de travailler ainsi pour vivre. »

Le cadet lui répondit :

« Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler, comme moi? tu ne serais pas obligé de faire ta cour. »

Z.



